HORTENSE DUFOUR

AU VENT FOU DE L'ESPRIT

ROMAN

Flammarion

Extrait de la publication

AU VENT FOU DE L'ESPRIT

1894. La France se déchire à propos d'un certain Alfred Dreyfus. Au nord-ouest de la Charente, dans les Borderies, les secrets de famille sourdent à la Burgandière.

Marie Breuillet, née des amours interdites d'un producteur de cognac et d'une glaneuse, a quinze ans. Sa chevelure sombre et son regard d'ardoise retiennent à la terre Théophile, qui aspire pourtant à un ailleurs maritime. De son père, Marie n'hérite pas seulement le regard, mais la passion du breuvage d'ambre et d'or. Future maîtresse du cognac qui portera son nom, elle apprend à vivre dans la douceur du climat charentais une existence de passions. Issue de la génération qui a subi les conséquences de Sedan et du phylloxera, Marie grandit, voit fuir sa mère et croître sa foi qui lui donne confiance et audace.

Au-delà de la fresque historique, ce roman est celui où les saveurs se disent : le goût du raisin, celui de la matelote d'anguilles, de la galette dorée… De séparations en retrouvailles, Hortense Dufour mêle avec talent la chronique du savoir-faire terrestre des maîtres de chai et le récit d'une folle élévation au plus haut de l'Espérance.

Hortense Dufour

© J. Foley / Opale.

Romancière, Hortense Dufour est aussi l'auteur de nombreuses biographies, notamment chez Flammarion, pour la plupart consacrées à de grandes figures féminines, parmi lesquelles la Comtesse de Ségur, Marie-Antoinette, Cléopâtre, George Sand, Colette…

9 782080 681416

FF 8141-02-IX

Couverture : Portrait de femme, Arman-Jean Edmond.
Paris, Musée d'Orsay. © Photo RMN - Hervé Lewandowski.

Prix France : 20 €

Flammarion

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Au vent fou de l'esprit

Hortense Dufour

Au vent fou de l'esprit

roman

Flammarion

Extrait de la publication

Avec le soutien du

www.centrenationaldulivre.fr
© Flammarion, 2002
ISBN : 2-08-068141-9

Extrait de la publication

À Georges,

À mes mousquetaires les plus chers et qui sont deux :
Thierry Billard et Guillaume Robert,

À mes parents et amis, les vivants et les morts,
de mon pays natal, la Saintonge,

À Silvia et Victoria.

AVERTISSEMENT

Toute ressemblance avec des personnages existant ou ayant existé serait une pure coïncidence.

Ce roman est une fiction, en dépit de l'authenticité des lieux et des rituels du cognac. Les Borderies existent, bien sûr, mais j'ai entièrement inventé la « maison Breuillet » et son histoire. Le nom « Breuillet » pourrait soulever la confusion d'une homonymie. Ce serait un pur hasard. Le « cognac Jean Breuillet » est une fiction. J'ai choisi ce nom en souvenir du village de Breuillet, près de Royan, où, enfant, j'ai passé de radieuses vacances dans une propriété dont les hôtes bien-aimés, familiaux, hélas, ne sont plus. La douceur et la tendresse d'un tel souvenir m'ont donné envie d'appeler « Breuillet » cette famille fictive et le roman de leur vie. L'attachement à ma terre natale, ma foi catholique, ont fait le reste.

H.D.

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

1

On a le droit de glaner
après le coucher du soleil
et avant son lever.

Le mot le plus dur à prononcer, impossible à écrire, et que ma pensée conçoit avec la plus grande peine, est *mésalliance.* Je suis née d'une mésalliance. Je n'eusse jamais conçu, en ces étés et automnes flamboyants, ces hivers au ciel toscan de Saintonge, le joug d'une mésalliance. La mutilation que l'on m'infligeait venait du silence, plus accablant que l'insulte, du regard détourné au seul prénom de ma mère : Léonora. Il s'inscrivait, ce prénom, en tatouage fleurdelisé que l'on imprimait jadis au fer rouge à l'épaule du voleur, et qui faisait fuir les bien-pensants. Issue de cette sève obscure et empoisonnée de la mésalliance, j'allais voyager telle une graine, sourdre en un surgeon rebelle, armé des ronces nécessaires.

Je n'avais pas imaginé ce dilemme. L'entourage

Extrait de la publication

s'en était chargé. Le verdict pesait, silencieux et ravageur.

Je m'appelle Marie Breuillet, « Breuillet », puisque mon père avait épousé la passante qu'il aimait. Je suis née en août 1879 à La Burgandière, nom de la maison et du domaine où mon père, Jean Breuillet, fabrique du cognac. Son domaine est situé entre les villages Javrezac et Richemont, dans les Borderies, aire au nord-ouest de la ville de Cognac.

À cette époque, ma mère survivait, égarée, recluse volontaire dans la chambre bleue, celle de la tourelle qui flanque l'aile droite de la demeure.

Je suis née au paroxysme de son deuil. Elle avait perdu dans des conditions tragiques son premier enfant. Peu à peu, j'ai appris à démêler les rumeurs.

*

Tout avait commencé par une belle histoire.

Léonora, la fille des glaneurs, modeste engeance entre toutes, avait été épousée par Jean Breuillet, fils et petit-fils de maîtres du cognac. Il y a autant de sortes de cognacs en Saintonge que de fabricants, et Jean Breuillet était l'un d'eux, et des plus subtils.

À cause de Léonora, il avait dérogé aux us et coutumes, et commis l'impardonnable. En ce chaud terroir règnent l'obligation du silence, l'apparente pureté de mœurs, le goût sévère de l'équilibre en tout, la suspicion du mot « passion ». Une indécence, une incohérence, une menace pour l'homme et ses moissons de trahir ses racines, de bafouer ses origines, pour épouser une fille de glaneurs !

Ce qui pouvait expliquer la folie de Jean Breuillet le condamnait : la trop grande beauté de Léonora.

Extrait de la publication

Un excès de lumière, un raisin d'élite dans une fine gaze. Nul ne commentait sa chevelure de fée, annelée, d'un or rouge. On lui en voulait d'aller ainsi parée d'une munificence trop évidente. Un tribunal invisible l'accusait d'avoir dérobé cette beauté à laquelle on imputait les frasques de la reine Aliénor. La beauté devenait, au corps et au visage de Léonora, la pire des impostures. On se scandalisait de son regard à la limite du violet profond, frangé de soie sombre. On se détournait de sa bouche si suave qui faisait songer à l'amour, au plus charnel des amours. On se détournait d'une gorge parfaite, d'une taille très fine, évasée dans la promesse des hanches.

Jean Breuillet ne se détourna pas. Il osa graver cet amour dans sa chair et dans son âme, le ravir derrière les murs épais de sa demeure.

Léonora ne lui était pas inconnue. Sa mère, la mère La Fourve, avait nourri de son lait abondant les fils Breuillet. Le pays et sa famille frémissaient. Passe encore qu'elle fût une sœur de lait, cela était fréquent au monde des riches de confier l'enfant à une nourrice. Cette parenté du lait n'en impliquait aucune autre et surtout pas la moindre familiarité. Nomme-t-on la vache dont on trait le lait, la poule dont les œufs et la chair nourrissent ? Le lait de la nourrice était au rang des abondances d'étable. La nourrice avait un nom, il est vrai, mais les bêtes domestiques en avaient aussi. La Blanche, la Noire, la Brune, la Marguerite, étaient des vaches ou des poules... ou des servantes. Quelle idée d'aller marier une telle engeance ? La mère La Fourve avait qualité de sevrer les nouveau-nés et la famille Breuillet avait proposé une rente à vie pour ce service. Sa fille aînée, la massive Passerose, lavait le linge à La Burgandière.

Extrait de la publication

Chaque chose et chacun étaient donc à sa place. Que Jean Breuillet fît alliance avec sa cadette trop éblouissante relevait du scandale.

Léonora se serait vite évanouie aux ombres des roseaux du fleuve, sans l'accident de sa beauté. Sans l'encombrement de la beauté. Sans l'obscénité de la beauté. On ne parlait jamais de la beauté de la reine Aliénor. Mariée deux fois, qui fut de France et d'Angleterre, répudiée, emprisonnée, adulée. Aliénor de Fontevrault, dite d'Aquitaine. On ne parlait jamais de cette beauté excessive, rivée au niveau du sillon des terres, parce qu'elle choquait ce pays pudique, bannissant l'excès en tout, si proche de l'escargot étendard, dit « la cagouille », cet escargot lent à déplier ses antennes, à livrer la trace argent de son passage.

Pour tous Léonora était une menace. Une irradiance mortelle accrochée aux dentelles de ses cheveux, de son sourire.

★

Je suis sa fille. La fille de Léonora et de Jean Breuillet.

À mesure des saisons, gonfleront les raisins et s'inclineront les vrilles de ces vignes. Il y aura la cendre fine et tiède, le souvenir, léger au creux de la main. La brûlure enfin apaisée. La mémoire qui efface. Mais la beauté de Léonora la glaneuse sera toujours le tour d'écrou à la geôle de Jean Breuillet.

Nul ne parlait jamais d'elle parce que la réprobation était générale. Sa pauvre famille ? « Des gens de rien. »

On n'eût pas dit « des gens de rien » si elle n'était

Extrait de la publication

pas entrée dans la famille d'un maître du cognac. Si elle était restée à sa place, fille de la nourrice, fille des noirs glaneurs, si elle était restée courbée aux champs, on l'eût tolérée, elle et les siens, en fin de moisson, à ramasser et glaner les épis. À glaner le reste des raisins blettis, déshonorés, écartés de la vendange qui se doit d'être la plus pure du monde pour créer le cognac. Aux glaneurs, ces coupeurs de paille, on accorde la permission de survivre de ces restes, d'aider, contre quelques sous, aux cueillettes diverses, c'est leur place au même titre que le gros panier en osier, le sécateur, le seau en bois, le rat argenté sont leurs outils. Déroger à la bienséance, sortir de son rang par provocation autant que par amour, était une impudence impardonnable.

*

Personne n'osait plus parler de Léonora devenue l'épouse de Jean Breuillet. Les ouvriers agricoles, les gabarriers se taisaient eux aussi. Vivien Lelindron, le viticulteur aux terres détruites, qui l'avait aimée secrètement, attendait sans un mot on ne savait quelle issue. Léonora la Belle, que le plus chanceux d'entre eux s'estimait en droit d'entraîner au bouge d'une couche obscure, Léonora avait trahi. Elle tenait désormais de ces métis, nés d'un hasard de désir, de ces frontaliers qu'aucun monde défini ne reconnaît.

De tant de forces contrariées, j'allais tresser mes propres moissons. Mésalliance, tatouage bohémien, sangs croisés de torrents divers, carambolage d'hérédités variées. À mesure, les choses se diront, se feront, se déferont. Il y avait eu Sedan en 1870, il y

aurait d'autres guerres. À chaque guerre, je ferai la sourde oreille, quand le héraut clamera sa nécessité, louera son sacrifice. J'entendrai pour toujours que j'étais née de la passion de Jean Breuillet et de la glaneuse Léonora.

Jean Breuillet avait osé, follement, choir aux rets de la passion. C'était au temps où son cognac, sa gloire intime, traversait l'enfer d'un démon dévastateur : le *phylloxera vastatrix*. On assimila le cauchemar des vignerons, le cauchemar de la vigne torturée, boursouflée, pustulée, détruite, avec Léonora. Un malheur ne pouvait jamais arriver seul dans l'esprit des simples.

Extrait de la publication

2

La maison, La Burgandière, ressemble à ses propriétaires et à ce pays volontairement paisible. On y parle une langue sobre, aux accents chantants. Le ton monte en courbe sur les voyelles. On s'attarde sur les accents, on insiste sur les dentales. Croisement, depuis le Moyen Âge, de la langue d'oc et de la langue d'oïl. Croisement, au milieu des Charentes, de la terre prospère et du fleuve lent, nappé de vase. La lumière d'un ciel italien sublime la vase et son eau. Le fleuve est une moire vert sombre, vert clair, argent. Un fleuve en coulée de plomb, sous la gaze du brouillard, quand s'amoncellent les nuages. Jean Breuillet est issu de ce peuple de la Charente, plus amène que l'âpre Charente maritime, conque gutturale, côte râpeuse, piège immobile et silencieux du marais. Dans la Charente de Jean Breuillet, entre Saint-Jean-d'Angély et Barbezieux, les hommes, les vignes, les maisons se ressemblent. Les goûts du quant-à-soi, des créations lentes, du labeur bien fait, des solitudes, de tout ce qui conserve au mieux les

Extrait de la publication

hommes et leurs biens y sont terriblement ancrés. Les plus précieux des biens y sont la vigne et l'alcool lentement élaboré. L'image de l'escargot se met à nouveau en place. Jean Breuillet et les gens d'ici se retirent aisément dans leur coquille, à l'abri de leurs lèvres fermées. Le premier qui parle est celui qui a tort.

À l'abri du portail et de la cour cernée de murs, où s'étayent le chèvrefeuille à parfum de jasmin, le bougainvillier d'un pourpre forcené, la glycine mauve gorgée d'abeilles, tout le monde s'enferme dans le silence. Dehors, une hampe de roses trémières crée une suave mais ferme frontière entre le chemin, le mur et le portail. On n'a ni à escalader le mur, ni à outrepasser du regard l'intérieur de la cour. En apparence, il ne se passe rien. Tout est silence. « Garde le silence et le silence te gardera » est la devise inscrite dans le pollen des fleurs, des vignes, des lumières satinées.

La maison de Jean Breuillet est isolée derrière ses hauts murs de pierres sèches et chaudes. Scellée dans le sel de la pierre, lointain hommage de l'Atlantique qui cogne entre Oléron et la côte sauvage. Le visiteur, ici, est bien reçu. Il est attendu, il le sait. On se hasarde rarement à l'improviste, ce qui serait le signe d'un désordre. D'une mauvaise nouvelle. D'un rapt inavoué. La cloche du portail a tintinnabulé. Le portail s'ouvre, tel celui d'un couvent. On ne verra pas la tourière, confondue à l'ombre noire de la servante furtive, liée à ces murs, ce toit, ce sol. Née avec eux, consacrée à eux et à l'histoire de ses maîtres. Dans le chai reposent les fûts. Un alambic distille le cognac. Tout est feutré. Le blâme, l'enthousiasme, la blessure de mort, la passion d'amour, tout est feutré.

Extrait de la publication

Cet ouvrage a été imprimé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Flammarion
en juillet 2002

Extrait de la publication

Imprimé en France
Dépôt légal : septembre 2002
N° d'édition : FF 814101 - N° d'impression : 60576

Extrait de la publication